

Sacré Charlemagne



| MANON PAYEUR |

Vous avez déjà longé les murs d'une polyvalente, aux derniers jours de l'année scolaire ? Qui-conque a jeuné au doux son des portes de casiers malmenées se rappellera ses premiers émois amoureux, capables de mettre à rude épreuve toute concentration lors des examens du Ministère...

Polyvalente Jacques-Rousseau, juin 2003 : Normand Martin classe et ramasse ses cahiers, un rituel qu'il répète pour la trentième et dernière fois. Il était du corps enseignant de 1975, lors de l'inauguration de cette école, pompeusement baptisée « Longueuil I ». À l'époque, l'institution avait une vocation de projet-pilote, celui de la pédagogie évoluant dans des classes à aires ouvertes. Au fil des ans, Normand a vu monter les cloisons qui séparent maintenant les classes.

« Ils vont me manquer, c'est certain ». Lui aussi, il va manquer aux ados. Ce « prof full cool » qui réussit sans peine à faire apprécier des compositeurs classiques à des suppôts de Metallica, enseigne avec passion et beaucoup de plaisir à des jeunes pas vraiment gagnés d'avance.



Car Jacques-Rousseau porte dans son ventre toutes les couches sociales de la

société. Contrairement aux collègues, précise-t-il, notre environnement au quotidien y reproduit la vraie vie. « On a beaucoup noirci la réputation de l'école avec les épisodes de taxage, de violence ou de drogue. » Tout en luttant contre ces réalités-là, l'école dispense des programmes et un encadrement des plus favorable à l'apprentissage des jeunes, qui sont près de 2000 seulement au programme régulier. Et dire qu'il fut un temps où 3000 élèves fréquentaient ces installations. De moins en moins d'enfants et des classes avec plus d'élèves.



Le prof est intarissable sur la question des jeunes, qu'il connaît bien. « À son arrivée ici, le jeune n'est pas encore « pollué » ; il est impressionné et impressionnable. L'année suivante, il sait tout et bien sûr, les adultes ignorent tout, c'est l'affirmation dans la négation. Suivra une ouverture sur le reste du monde : c'est à ce moment que le décrocheur nous quitte. Il y aura toujours des super bons étudiants, d'autres qui en arrachent. Je reste persuadé que tout ça part de la maison, que le milieu familial est la base du comportement du jeune. C'est là, pas ailleurs, que l'enfant se choisira ses propres valeurs. Son estime de soi, c'est à la maison qu'il va ou non l'acquérir. »

Et l'ado version 1974 ressemble-t-il à celui de 2003 ? « Il n'est pas différent, c'est le même élève, seul l'encadrement change. Il est toujours aussi dynamique, généreux, curieux, enthousiaste, il a les mêmes préoccupations, il peut vivre la dépression et avoir les mêmes sentiments d'échec ».

Une clientèle insaisissable, pour

laquelle, au moment de traverser les épreuves et gérer les situations de crise, les formulaires de plaintes et autres rapports officiels s'avèrent stériles : le prof trouve le support auprès des vrais amis, chez les collègues professeurs.

Bien que le vouvoiement à l'égard du personnel de l'école soit redevenu en usage depuis plusieurs années, Normand préfère encore le tutoiement : « Pour moi, le fait que le jeune me vouvoie constitue une barrière de plus, qui ne l'empêchera pas de me lancer en pleine face un « Allez donc ch..., Monsieur ». Il poursuit : « On reçoit des élèves qui sont civilisés, d'autres pas du tout. L'école n'est pas une maison de réhabilitation, juste d'éducation. J'ai eu des jeunes qui intellectuellement, n'étaient pas fort, mais c'est du bon monde, qu'il faut équiper, qu'il faut instruire, qui ont le droit de recevoir une qualité d'éducation et une qualité de vie à l'école. L'important est que le jeune puisse trouver de quoi se raccrocher. »

SUR LA PROFESSION

« Il y aura toujours des profs plus indifférents que d'autres à la misère de nos jeunes. » Dans cette faune bigarrée, c'est la loi de la vraie vie : l'enfant-teflon (ce jeune que rien n'atteint), la jeune fille sensible ou l'étudiant rebelle. « Oui, il arrive qu'un jeune me choisisse comme confident. Mais attention : nous ne sommes pas des travailleurs sociaux ». Pas question donc de s'immiscer dans la vie privée du jeune ; rien à voir avec l'univers de Virginie.

La profession demeure difficile, surtout avec des classes de 32 jeunes. « L'enseignement, tu l'as ou tu l'as pas, il faut aimer transmettre des connaissances. Plusieurs recrues ne sont pas à leur place : il n'est pas rare de voir des cas de burn-out après 12 mois de pratique, certains sont âgés de 23 ans ».

Trente ans de vie professionnelle et quelque 5000 élèves depuis ce jour de septembre '75. Et pour clore sa carrière sur un clin d'œil, il enseigne à une étudiante dont la mère fut également une de ses élèves. Des souvenirs impérissables : « J'ai vu des jeunes se prendre en main, monter des projets et se distinguer à l'échelle locale et régionale. »

Je termine l'entretien sur une certitude : le professeur a eu du fun. Et ses jeunes aussi.

Adieu, Monsieur le professeur...